

espaces, ses volumes, ses mouvements, ses sons, ses odeurs ? Faire vivre la ville, la rendre plastique par le biais de moult machines et autres artefacts, à travers les arts et la musique – on peut dire, sans trop se tromper, qu’une version possible de la « ville exposée » de Joaquim Pais de Brito se trouve actuellement au Parc de La Villette. Lisbonne est multiple, pluriculturelle, plutôt populaire que monumentale, et ça se sent ! Pour le bonheur des uns et le malheur des autres.

Isabel L. CARDOSO

Manuela Ivone CUNHA, *Entre o bairro e a prisão : tráfico e trajectos*, Lisbonne, Fim de Século-Edições, 2002, 356 p.

Bien plus qu’une lecture destinée à une recension, celle du livre de Manuela Ivone Cunha est rapidement transformée en un excellent instrument de travail. Par les thèmes qu’il traite : en donnant à connaître le rôle des femmes portugaises sur le marché *free-lance* de la drogue (une « économie de drogue semi-périphérique », p. 169) ; en détaillant la relation des détenues avec la police et le dispositif de contrôle légal ; et pour nous permettre, finalement, d’entrer dans une prison féminine (celle de Tires) et de suivre un fil interprétatif sur les expériences de vie, les réseaux de parenté et les relations dans les quartiers dégradés d’où proviennent ces femmes, mais aussi les pratiques discursives sur la délation (*o chibanço*), le sens des clivages et de « l’intégration dans l’exclusion » (p. 6).

L’usage du mot « filigrane » (p. 25) fait appel à plusieurs niveaux de discussion à partir desquels se comprend la présence d’un texte de grande qualité. La présentation comparée d’un ensemble de données sociologiques correspondant à la fin des décennies 1980 et 1990 fait émerger la transformation profonde opérée entre temps dans le profil pénal des recluses. Au cours de ces dernières décennies, la prison s’est remplie de femmes de moins en moins jeunes, et a vu la « diversité criminelle » des détenues se réduire, ces dernières étant majoritairement condamnées « à des peines beaucoup plus longues ». Rendant compte de la « paupérisation générique » de la population carcérale, l’auteur constate, en simultanée, une homogénéisation, « par le bas », de son profil sociologique (p. 76-77). Cette transformation, inscrite dans tout l’itinéraire analytique, est systématiquement questionnée, et l’exercice comparé de l’histoire du prisonnier et des transformations opérées sont alors accompagnés d’une discussion théorique, fine et solide du point de vue bibliographique. Nous sommes ainsi en présence d’un ouvrage très complet et dense, toujours compréhensible, aux options originales et parfois ambitieuses, avec

un recours constant au comparatisme et des travaux renvoyant à d'autres contextes.

Le texte fournit aussi une excellente ethnographie. Ce qui est remarquable au regard des dangers qui entourent la construction d'un objet comme celui-ci : l'auteur prend en compte les discours qui ont conduit à construire le problème de la drogue, et qui tendent à priver les agents du droit et du sens de leurs paroles. Le simple fait d'entendre et de regarder pour comprendre constitue, en soi, un exercice de la plus grande importance. En plaçant ce travail et son auteur dans la meilleure tradition anthropologique, cette caractéristique fonde aussi son importance politique : à Tires, chacune des femmes – Zulmira, Iolanda, Maria Emília, Lavínia... est, sans une médiation quantitative qui oblitère son humanité, écoutée dans le sens littéral de sa parole.

Pour le lecteur, il est évident que, bien que partant d'une expérience de travail de terrain délimité, les réflexions trop circonscrites au périmètre carcéral ne satisfont pas l'auteur, laquelle préfère mettre en évidence les univers sociaux qui, dans une large mesure, se répercutent dans ce lieu qu'est la prison. Et, comme si cela ne suffisait pas, Manuela Ivone Cunha parcourt encore toute la logique qui compose et recompose, en dix ans de vie au Portugal, les quartiers et la prison (spécifiquement dans la distance que scande les deux moments de sa recherche, 1987 et 1997). Le débat déjà ancien en anthropologie, et par extension en sciences sociales, à propos de la production d'une connaissance en contexte, plutôt qu'une analyse « systémique », n'est pas ici un choix uniquement fait en termes de signification. La richesse de l'œuvre réside dans la réussite d'une problématique à la fois sociale et organisationnelle. De ce point de vue, et à titre d'exemple, il faut lire la discussion détaillée des relations entre les détenues et leurs gardiennes.

Ainsi tombent peu à peu les murs de la prison. Analysant la « provenance massive et systématique d'un pôle de quartiers précarisés » et l'existence de « pôles plus ou moins ouverts de détenues qui se connaissaient déjà avant la prison » (p. 95), nous sommes confrontés à l'imbrication des conditions de vie de ces dernières avec les pratiques de la police qui organise leurs détentions – chacun des quartiers se constitue comme cible – et avec les inégalités dans l'accès à un service juridique de qualité. Après avoir présenté les caractéristiques des détenues (marquées par la pauvreté et par la malléabilité de la parenté et du voisinage) et évoqué le mythe de « grand trafiquant », les auteurs mettent en évidence l'articulation entre la précarité structurelle des économies et certaines des relations domestiques de ces femmes : incursions à la périphérie de l'économie légale et la vente au coup par coup (*a retalho*). De cette description, on retient par ailleurs les *braçadas* des accusés (p. 188) qui, des quar-

tiers, apportent avec elles dans la prison une partie de leur univers de relations et les conceptions par lesquelles s'organisent leurs loyautés.

Ce travail de recherche montre que ce n'est pas nécessairement dans les études d'objets consacrés de l'anthropologie que surgit l'innovation théorico-méthodologique. En mettant en évidence que la discipline ne se confond plus avec ses objets traditionnels, Manuela Ivone Cunha nous conduit dans une espèce d'itinéraire scientifique croisé, conciliant diverses échelles. La réflexion au sujet du statut de l'anthropologue, de la négociation et de la renégociation des rôles sur des « plans » à la fois « sociaux et subjectifs » (chapitre 2) et sur les politiques à mener pour les prisons (épilogue) sont deux des moments-clés qui soulignent cette option. Si, avec cet ouvrage, l'auteur contribue à soulever les réponses qui placent l'anthropologie au sein des discussions à propos de l'État, il insiste aussi sur les aspects cruciaux inhérents au savoir-faire des ethnographes. Si les options méthodologiques ne méritent pas toujours l'attention accordée dans les ethnographies dont elles dépendent tant, la réflexion impliquée, bien que n'étant pas une nouveauté dans les sciences humaines, n'a pas été une pratique très choyée par les anthropologues portugais (des plus empiriques aux plus théorisants). À partir d'un texte intégré, Manuela Ivone Cunha remet à l'ordre du jour ces deux dimensions de la production de savoir. Et elle le fait, encore une fois, de façon ingénieuse.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que cet ouvrage ait reçu, en 2002, le prix prestigieux Sedas Nunes de l'Institut de sciences sociales, car « plus qu'une excellente thèse de doctorat, c'est un virage pris dans l'anthropologie portugaise et dans la compréhension de la criminalité, de ce que nous pourrions appeler le système de drogue et, dans un registre plus vaste, des structures d'inégalité dans notre société » (préface de Miguel Vale de Almeida). La recherche en anthropologie qui nous aide à mieux connaître le Portugal et qui consolide des options que nous ne sommes pas habitués à retenir, quelque peu « radicales » dans leur forme et dans la critique sociale, politique et économique mérite, au minimum, une célébration.

Susana DURÃO & Luís VASCONCELOS

Traduction de F. W.